

L'ÉVEIL

Bombay

L'île aux trésors

REPORTAGE PHOTO : JEAN-PAUL GUILLOTEAU/L'EXPRESS



RÊVE Marine Drive, route en bord de mer, souvent utilisée comme décor par l'industrie cinématographique.

Riche de ses 14 millions d'habitants, la capitale économique reste la porte de l'Inde, la cité du pays la plus ouverte sur le monde. Mais, des bidonvilles aux gratte-ciel, elle cultive tant d'ambiguïtés...




DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Paris, New York, Tokyo : toutes les villes du monde devraient être visitées à l'aube, dans la lumière douce et la fraîcheur du petit matin, quand la foule est encore absente des trottoirs et que les rues sont dégagées. A Bombay aussi, c'est le moment idéal pour marcher, regarder, écouter. Et comprendre, enfin, comment cet ancien îlot marécageux, sur la côte ouest de l'Inde, est devenu, à l'image d'autres cités insulaires, comme Manhattan et Hongkong, une ville-monde.

Vers 5 heures, tandis que le soleil se lève à l'horizon, dans le quartier cossu de Colaba, à la pointe de la langue de terre, les clients les plus aventureux du Taj Mahal Hotel, l'un des plus beaux d'Asie, rejoignent à pied, à deux pas de leurs chambres de luxe, le dernier quai du port resté ouvert au public. Les Sassoon Docks ont

^ FIERTÉ

Juhu Beach, dans le nord de la ville, est un lieu de détente très fréquenté. Le décollage économique a permis la lente émergence d'une classe moyenne.

été créés, au XIX^e siècle, par une famille de riches marchands juifs de Bagdad. Les auteurs des guides de voyage, avec une pudeur étonnante, vantent toujours la philanthropie d'Albert Sassoon en oubliant de préciser qu'il a bâti sa fortune grâce au commerce de l'opium. Mais cela est une autre histoire. Une fois franchie la grille d'entrée, sous un ciel rose où volent déjà quelques oiseaux, les visiteurs découvrent des centaines de femmes aux saris multicolores et aux mains tatouées, qui se pressent autour des bateaux de pêche bleus, rouges ou orange. Elles jouent des épaules, se lancent des insultes, et remplissent leurs paniers d'un précieux trésor argenté – la pêche de la nuit – qui sera distribué plus tard dans les marchés et les restaurants de la ville. Dans la cohue, les rares touristes présents tentent de saisir la scène avec leur téléphone portable, mais il est déconseillé de s'approcher. Issues de la com-

munauté originelle de Bombay, les Koli, les poissonnières des Sassoon Docks portent toujours une serpe dans les plis de leur sari. Et un accident est vite arrivé.

Un rare exemple de métissage

A une vingtaine de kilomètres plus au nord, au même moment, dans les allées étroites des bidonvilles, où s'entassent plus de 6 habitants sur 10, d'autres femmes déposent bidons et cuvettes sous les robinets municipaux : l'eau y coule chaque matin pendant une heure ou deux seulement, selon les secteurs. Les hommes dorment encore, et les mères de famille mettent à profit l'heure matinale pour faire leurs ablutions, car les toilettes sont rares et l'intimité, inexistante. Dans le quartier des potiers, Kumbharwada (du hindi *kumbhar*, « potier », et *wada*, « village »), l'eau fait aussi office de gagne-pain. Sans elle, la précieuse argile, transportée ●●●



●●● depuis le Gujérat, dans le nord-ouest de l'Inde, puis rangée en plein air sous des toiles de jute et des bâches en plastique, se dessècherait rapidement.

Entre les Sassoon Docks et Kumbharwada, entre les commerçants de la mer et ceux de la terre, s'étend le cœur de la cité, avec ses mendiants maigres, ses chiens errants, ses trottoirs défoncés et ses façades lépreuses, comme dans le reste de l'Inde, agrémenté à Bombay de gratte-ciel insolents, de boutiques de luxe, d'immeubles Belle Époque dont les jolis balcons dominent Marine Drive, une route en bord de mer, aperçue mille fois dans les films de rêve produits par l'industrie cinématographique locale. La ville est là, dans ces mélanges et ce chaos, au ras des trottoirs, où nous avons vu courir un rat de taille respectable à deux pas du nouveau showroom Ferrari.

Dans ce sous-continent porté à l'introverson et en guerre contre lui-même, déchiré par

^ PARADE

Ce bar au sommet d'un hôtel offre une vue panoramique sur la ville. A droite, la tour Palais Royale (*sic*), au centre de divers scandales.

ses croyances religieuses, ses 2 000 castes et ses 1 600 dialectes, Bombay est un rare exemple de métissage. C'est un port multiculturel, au sens le plus moderne du mot. Cédée en 1661 par les Portugais aux Anglais, car elle faisait partie de la dot que Catherine de Bragança apportait à l'heure d'épouser Charles II, la ville réunit depuis des siècles des chrétiens aux patronymes venus de Lisbonne, des parsis originaires de Perse, sans oublier les hindous, les musulmans, les sikhs... C'est une cité de migrants, à la manière de New York, et qui, comme elle, reflète moins le pays auquel elle appartient que les rêves qui animent ses habitants. Des rêves d'argent, souvent, et de vie meilleure. Chaque année, ses lumières attirent des centaines de milliers d'Indiens pleins d'espoir, venus en train ou en autocar, des jours durant, des vastes plaines du Deccan ou des contreforts de l'Himalaya, et qui s'aperçoivent en quelques heures qu'il

est plus facile d'y décrocher un job qu'un endroit propre pour dormir.

1 habitant sur 2 vit avec moins de 1,50 euro par jour

Parmi les innombrables tours qui ont jailli, depuis une quinzaine d'années, dans le ciel de Bombay, les chauffeurs de taxi ne manquent jamais d'attirer l'attention sur celle qui abrite le domicile privé de Mukesh Ambani, l'homme le plus riche du pays, auquel le magazine *Forbes* attribue une fortune de 27 milliards de dollars, soit le produit national brut de l'Estonie. Ses 27 étages comprendraient 3 héliports, 6 niveaux de parking, une salle de cinéma et plusieurs jardins flottants. Alors que l'immeuble était sur le point d'être achevé, il y a deux ans, certains habitants ont critiqué cet étalage de richesses dans un pays où plus de 1 habitant sur 2 doit se débrouiller avec moins de 1,50 euro par jour. Ces mesquineries ont ●●●

●●● heurté les Ambani, paraît-il, qui évitent les lieux et font profil bas (si tant est que cela soit possible).

Une modernité importée d'Occident

Amorcé il y a une vingtaine d'années, avec une décennie de retard par rapport à la Chine, le décollage économique du pays a permis la lente émergence d'une classe moyenne. Mais il a creusé, aussi, le fossé entre les riches et les autres. A Bombay, tandis que 6 millions d'habitants s'endorment chaque soir dans un bidonville, d'autres consultent les derniers cours de la Bourse sur leur iPad, dans des appartements dont le prix au mètre carré dépasse les tarifs pratiqués à Paris, Londres ou Shanghai... Pour autant, la révolution ne vient à l'esprit de personne, tant les Indiens considèrent que leur destinée terrestre, injustices et inégalités comprises, est entre les mains des dieux. C'est cette souriante résignation qui permet à une mégastar de Bollywood, Shahrukh Khan, d'expliquer, dans une récente interview, que son petit garçon fréquente désormais une école en Angleterre, mais qu'il compte faire l'aller-retour et



lui rendre visite tous les quinze jours : il n'est même pas venu à l'esprit de l'acteur, semble-t-il, que ses millions de fans pourraient être surpris...

Loin de susciter la jalousie, les nouveaux immeubles et les centres commerciaux de luxe renforcent le sentiment de fierté chez de nombreux habitants : « Cela prouve que nous sommes la capitale économique du pays ! » s'exclame un résident de Thane, l'un des nouveaux quartiers de la péri-

DÉBROUILLE

Les jardins de Horniman Circle (ci-dessus), une école dans un bidonville (en bas). A Bombay, il est plus facile de trouver un job qu'un endroit propre pour dormir.

phérie. Apparences trompeuses... « Les gratte-ciel de Bombay et leur image de prospérité sont l'une des grandes illusions entretenues par la ville, soupire un spécialiste du secteur immobilier, qui s'abrite derrière l'anonymat. Tous nos politiciens sont corrompus, et les acquisitions foncières leur permettent de blanchir l'argent sale sans difficultés. A Bombay, surtout, nos élus investissent des milliards, avec l'aide zélée de quelques grandes familles de promoteurs, qui jouissent d'un quasi-monopole – les Wadia, les Godrej, les Raheja, les Tata... Un jour, vous verrez, la bulle éclatera. Et les conséquences seront terribles. »

En attendant, pour les plus fortunés, le marché local de l'immobilier apparaît comme une valeur sûre. D'autant que l'espace disponible se raréfie : l'agglomération s'est développée sur une presqu'île, et son extension demeure limitée par la mer. Raser les bidonvilles pour construire de nouveaux quartiers résidentiels ? « Ce serait très délicat, souligne un journaliste. Les habitants des *slums* [« taudis »] sont très attachés à leur lopin de terre, qui vaut de plus en plus cher et leur permet, bien souvent, de détourner l'eau et l'électricité sans les payer au tarif officiel. En Inde, seuls ●●●





●●● les pauvres se déplacent en masse à toutes les consultations électorales. Et, dans une démocratie, les hommes politiques prennent soin de préserver les intérêts de leur électorat. »

Les « pauvres » sont-ils si malheureux, d'ailleurs ? Dans le quartier de Dharavi, proche de l'aéroport international et souvent décrit comme le plus grand bidonville d'Asie, quelque 800 000 personnes s'entassent dans 2,5 kilomètres carrés. Vus du ciel, ses toits en tôle ondulée lui donnent l'air d'une immense flaque grisâtre. A hauteur d'homme, c'est une autre histoire. Si Bombay et sa Bourse témoignent du succès de la finance, Dharavi et ses habitants incarnent le triomphe de l'industrie et de l'artisanat. De part et d'autre de ses allées étroites, dans cette ruche d'activité incessante, des bruits s'entremêlent : au ronronnement de la machine à coudre du tailleur répondent le vrombissement du tour du potier puis le vacarme d'une tannerie. Ici, comme à Florence à l'époque de la Renaissance, des milliers

RUCHE

Dans le quartier de Dharavi s'entassent 800 000 personnes sur 2,5 kilomètres carrés. Le plus grand bidonville d'Asie incarne le triomphe de la petite industrie et de l'artisanat.



d'artisans façonnent l'argile, taillent le marbre, sculptent le bois, cousent le tissu... Sur un tableau noir, au détour d'une ruelle, une offre d'emploi est écrite à la craie : « Recherche spécialiste informatique, homme ou femme. »

Non loin de là, il faut grimper une échelle pour accéder au petit bureau de Mobin Shaikh, PDG de Network Plastic. « Au début des années 1970, raconte-t-il, mon

père a commencé à ramasser les débris dans la rue, qu'il broyait ensuite dans une machine. » Ainsi est née une société de recyclage, qui emploie aujourd'hui une quarantaine de personnes. « Nous avons dû délocaliser une partie de nos usines en périphérie, ajoute le patron. Vous êtes français ? J'ai visité Paris avec collègues – le Louvre, la tour Eiffel, Disneyland –, c'était vraiment sympa ! »

Ses enfants reprendront-ils l'entreprise familiale ? « Je n'en suis pas sûr. Je les ai inscrits dans une école chic, dans le quartier voisin de Bandra. Face à leurs camarades de classe, ils n'aiment pas reconnaître qu'ils vivent dans un bidonville... »

Les *success stories* de ce genre sont légion à Dharavi, de Mustaqem Bhai, qui exporte sa production de jeans vers New York, à Ramesh Kadam, qui expédie ses ceintures de cuir dans les pays du Golfe, sans oublier

de toutes les turpitudes. Des cages d'ascenseur et des escaliers d'évacuation anti-incendie, pourtant prévus sur les plans, ont été remplacés par de petites chambres, à chaque étage, afin de créer des centaines de mètres carrés supplémentaires de logements, au détriment de la sécurité... Aucun bâtiment de Bombay, semble-t-il, n'a été construit sans malfrçons. Dans son livre consacré à la cité (1), Suketu Mehta raconte comment les



R. N. Chauhan, fournisseur de poteries « au design original » pour la diaspora. Ce qu'ils ont tous en commun, c'est une grande discrétion sur le chiffre d'affaires de leur entreprise. Comme si, dans l'Inde de 2012, l'entrepreneur heureux resterait un entrepreneur caché.

Est-ce si étonnant ? En Inde, et surtout à Bombay, pots-de-ven et escroqueries font partie de la vie quotidienne. Au cœur du quartier huppé de Worli, voilà des mois que les grues ont cessé de s'animer autour de Palais Royale (*sic*), une nouvelle tour résidentielle de 75 étages, la plus haute du pays. Présenté par ses promoteurs comme un projet au luxe inouï et respectueux de l'environnement, le futur immeuble se révèle être le lieu

tuyaux d'évacuation de son immeuble n'ont pas été posés en façade, mais à l'intérieur des logements, contre les murs. Au fil des travaux réalisés dans les appartements, les copropriétaires ont modifié, détourné, prolongé les conduites. Qui se bouchent, au point que les eaux souillées des WC surgissent parfois du fond de la baignoire...

Même à Bombay, en somme, dans cette ville portuaire qui doit sa fortune au commerce international, les règles, quand elles existent, demeurent lettre morte. Avec des effets parfois comiques. En dessinant un pont autoroutier construit sur la mer, Sea Link, inauguré en 2009 avec cinq ans de retard, les ingénieurs se sont trompés dans leurs calculs, de ●●●




FREDERIQUE CONSTANT
GENEVE



Made by hand
to touch your heart*

Frédérique Constant et Nicole Faria soutiennent passionnément les œuvres caritatives. Pour chaque montre Double Heart Beat vendue, nous offrons le coût d'un scanner du cœur qui peut sauver une vie.

Renseignements :
Tél. : 01 48 87 23 23 - sales@templus.fr
www.frederique-constant.com

*Fait à la main, pour toucher votre cœur.

●●● sorte que les deux bras de l'ouvrage, érigés à partir de la terre ferme, ont bien failli ne pas se rencontrer. Résultat : les automobilistes donnent un coup de volant, à un endroit précis, qui leur rappelle à chaque passage les limites de l'ingénierie indienne. « Vous n'avez aucune idée de l'amateurisme des hommes chargés des projets de ce genre », soupire un spécialiste du BTP.

Voilà des années que les élites de Bombay semblent épouser une modernité importée d'Occident. A l'époque coloniale, comme il se doit, les Anglais déploient tous les fastes d'une architecture pseudo-gothique et Art déco dans les bâtiments administratifs, l'université ou la gare ferroviaire. Dès juillet 1896, sept mois après leur première projection à Paris, les frères Lumière sont invités à Bombay, en pleine mousson, pour une séance publique de cinématographe. Au début du xx^e siècle, les trams municipaux, tirés par des chevaux, sont importés de la côte Est des Etats-Unis. Même l'industrie du film, avec ses comédies musicales en Technicolor, emprunte à la tradition de Hollywood et à celle, plus récente, des clips vidéo. En apparence, tout va très vite. Trop, peut-être ?



Tandis que les marques étrangères ouvrent des boutiques par dizaines et que des multinationales longtemps interdites s'implantent dans le pays, voici que le parti régionaliste du Shiv Sena prétend jeter à la mer tous les habitants de Bombay qui n'en seraient pas originaires et parvient à transformer le nom officiel de la ville en « Mumbai ». C'est une manière comme une autre de s'attribuer la propriété intellectuelle et morale de la cité, et

HÉRITAGE

La société reste profondément attachée à la tradition. Un journaliste et une assistante de direction se marient selon le rituel (ci-dessus). Dans sa galerie d'art moderne, Abhay Maskara attire les seuls collectionneurs étrangers (ci-dessous).

d'inviter tous ceux qui l'ont aidé à prospérer – Occidentaux, parsis, musulmans, juifs – à rentrer chez eux. Une telle xénophobie teintée de racisme fait des ravages. Par le biais de petites annonces habilement tournées, des bâtiments entiers sont désormais interdits de facto aux musulmans, ou « réservés aux végétariens ».

L'âme d'une sous-préfecture

Dans une ville traumatisée par les violences interconfessionnelles des années 1990 et par les attentats terroristes de 2008, fomentés au Pakistan, chacun sait qu'une explosion de violence peut se produire à tout moment. La modernité a ses limites, même à Bombay. Dans les esprits et les âmes, le vent du grand large n'a guère bouleversé le poids de la tradition.

Abhay Maskara, à sa manière, en fait l'amère expérience. En 2006, cet ancien ingénieur chez Microsoft, amoureux fou de l'art contemporain, quitte les Etats-Unis pour rentrer dans sa ville natale. « A l'époque, raconte-t-il, la scène artistique était encore embryonnaire. Pour la première fois, des créateurs indiens étaient invités dans les biennales d'art contemporain, à Paris, à Bâle



ou à Londres. » En mars 2008, après des mois de travaux, Abhay ouvre enfin la Gallery Maskara, un lieu d'exposition pointu et exigeant, de calibre international, sans équivalent dans le pays. « Les débuts ont été euphoriques, poursuit-il. Nous avons accueilli des artistes du Canada, du Brésil, de Belgique... Je voulais aider à faire connaître l'art en général, et non l'art indien en particulier. Regardez-moi ! Je suis indien, certes. Mais je parle anglais, je porte une veste, une chemise, un pantalon et une montre au poignet qui sont peut-être "made in India", mais ce n'est pas certain... Au fur et à mesure que ce pays s'ouvre sur le reste du monde, et Bombay est à la pointe de cette tendance, j'ai pensé que les esprits s'ouvriraient à leur tour. » Espoir déçu. Les familles les plus fortunées dépensent toujours leur argent à coups de villas, de voitures de sport et de yachts : avoir des dollars ne suffit pas, il faut le montrer à chaque instant... Abhay a consacré toutes ses économies à ce lieu, mais les seuls acheteurs qui se pressent dans sa galerie sont des agents de collectionneurs étrangers – les Saatchi, de Londres, ou les Burger, de Hongkong – et quelques rares expatriés d'Europe et d'Amérique du Nord. « Aux Etats-Unis, je touchais un gros salaire au sein d'une multinationale, souligne Abhay. Mais je me sentais inutile. Alors, je suis revenu en Inde car mes racines sont ici. Je pensais pouvoir partager ma passion avec mes compatriotes, mais je m'aperçois qu'ils ne suivent pas. Il est trop tôt, peut-être. Je ne regrette rien, je veux tenir jusqu'en 2020, avec l'appui d'amis et de membres de ma famille. Au-delà, on verra... »

Rooshad Shroff, architecte diplômé des prestigieuses universités Harvard et Cornell,

aux Etats-Unis, a eu le privilège de travailler avec des stars internationales de sa discipline, telles que Rem Koolhaas et Zaha Hadid. Depuis son retour à Bombay, pour des raisons familiales, il a parfois le sentiment de tourner en rond : « La principale qualité recherchée chez mes confrères, explique-t-il, c'est le pragmatisme. Comme les prix de l'immobilier atteignent des niveaux stratosphériques, les clients n'ont pas de temps pour réfléchir au design ou à l'esthétique. A Bombay, certains consacrent quelques semaines de réflexion, guère plus, à des projets immobiliers qui, une fois sur le marché, coûteront plus cher que ceux de Londres ou de New York. » Rooshad est content d'être rentré : « C'est chez moi ! J'aime la nourriture, mais aussi le désordre et la folie qui règnent ici. » Pourtant, il regrette l'absence de musées dignes de ce nom, de « lectures intéressantes », de « conversations stimulantes »... Et il peine à se faire de nouveaux amis, comme si cette ville de 14 millions d'habitants avait l'âme d'une sous-préfecture. Récemment, il a été invité à dîner par un ancien copain de classe, issu d'une grande famille locale : « Pendant tout le repas, sa femme est restée à l'écart de la table, réduite au rôle d'une serveuse. En 2012 ! Je n'arrivais pas à le croire. »

Ainsi va Bombay. En apparence, il n'est pas de ville indienne plus ouverte sur le monde. En profondeur, la société y est, comme dans le reste du pays, profondément attachée à la tradition. Trop indienne pour être occidentale, trop occidentale pour être indienne, la cité n'a sans doute jamais cessé d'être une île. ●

MARC EPSTEIN

(1) *Maximum City : Bombay Lost and Found*, par Suketu Mehta, Vintage, Londres. Inédit en français.



“ L'argent revient à la mode. ”

5%* EXCEPTIONNEL
PENDANT 4 MOIS

Avec le Livret BforBank je bénéficie d'un placement sans frais, disponible, sécurisé et garanti. Mon épargne est rémunérée à 5%* jusqu'à 100 000 €.

bforbank.com / Tél. 39 11 (appel non surtaxé)

VOTRE CODE OFFRE LIVRET **110136**

BforBANK
MON BANQUIER, C'EST MOI.

* 5 % annuels bruts garantis pendant 4 mois jusqu'à 100 000 euros pour une première ouverture d'un livret jusqu'au 31 janvier 2013. Au-delà de cette période et de ce montant, le taux standard du livret épargne est appliqué. Il est actuellement de 1,70 % annuel brut, et est susceptible d'être révisé à tout moment par la Banque.

BforBank, SA au capital de 133 043 200 €, immatriculée au RCS de Nanterre en qualité d'établissement de crédit sous le n° 509 560 272, dont le siège social est situé Tour Europlaza 20, avenue André Prothin, La Défense 4 - 92927 Paris la Défense Cedex. Décembre 2012